

Paysages mouvants

Lucie Taïeb

Numéro 275, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Taïeb, L. (2021). Paysages mouvants. *Spirale*, (275), 14–17.

PAYSAGES MOUVANTS

1. MES LOINTAINS

J'ai grandi dans un arrondissement de Paris qui jouxte celui où je vis aujourd'hui. Il me suffit de quelques stations de métro, d'une grande demi-heure de marche à pied, pour retrouver les rues de mon enfance. Je n'y vais jamais. Je ne pensais pas que cela se passerait ainsi. Je n'ai jamais imaginé continuer vivre à Paris. Jeune adulte, j'ai toujours cru que je partirais pour ne pas revenir. C'était mon désir, une sorte de vocation. L'expérience, aussi, de l'étranger, qui m'avait affranchie des peurs interminables et qui m'avait donné le goût de vivre dans une langue qui n'est pas la mienne.

Sans doute avais-je aussi, dès l'enfance, la conscience de porter en moi d'autres paysages que celui des rues de mon quartier. Il y avait la mer chaude et sereine, avec au fond les oursins que mon père cueillait à mains nues lorsqu'il explorait, en apnée, les roches côtières de son pays natal où il disait toujours vouloir revenir, mais qu'il ne revit pas après l'avoir quitté. Il y avait, plus loin encore, les origines confuses de mes ancêtres : Juifs italiens ou portugais chassés durant l'Inquisition, à moins qu'il ne se soit agi de Berbères convertis par quelque reine guerrière il y a des siècles et des siècles. Nous ne le saurions jamais et cela m'était égal, il me suffisait d'avoir entendu parler d'une reine pour m'imaginer, princesse, parcourir un désert dont je ne connaissais même pas le nom.

On aurait pu croire que la famille bretonne de ma mère aurait offert moins de prise aux vastes contrées du rêve, mais elle avait hérité de légendes, elle aussi, et de brumes, d'une lande habitée par les morts et par des êtres dont on ne savait s'ils étaient bons ou malveillants. Elle me racontait aussi que ses pommettes hautes, ses yeux légèrement bridés, étaient la rémanence d'une lointaine ascendance mongole. « Gengis Khan », me disait-elle, « a envahi l'Europe et, arrivé sur la pointe bretonne, ne pouvant aller plus loin, il s'est arrêté là ». Sans doute pensais-je vaguement qu'un beau jour, je referais la route dans le sens inverse, partant du Finistère pour rejoindre la Mongolie au grand galop.

Je ne suis jamais allée si loin, et je suis toujours revenue, mais ces lointains, ces steppes, ces mers tumultueuses ou lisses, ce sable brûlant et cette houle, ce Sud et cet Ouest désormais m'accompagnent, partout où j'écris.

1 — J'ai un jour demandé à un collègue historien de l'Université de Bretagne occidentale s'il connaissait cette histoire, et si elle avait quelque fondement. Il m'a répondu qu'on a longtemps cherché la cause des hautes pommettes des Bigoudens, mais qu'aucune trace de Gengis Khan n'est avérée dans la région. Non pas que j'y aie vraiment cru un jour, mais j'ai jamais cette histoire de hordes redoutables qui, arrivées en Bretagne, descendaient de leurs montures, déposaient leurs armes, fondaient une famille et, sans doute, cultivaient l'oignon ou la pomme de terre, pour voir ensuite leurs enfants happés par la mer, devenir pêcheurs ou aventuriers.

2. BAINNADE INTERDITE

Écrire un texte qui sera lu de l'autre côté de la mer. Celle que mes ascendants mongols ne pouvaient pas franchir. L'écrire depuis un petit village sous la neige, région de montagnes et de lacs, vert et bleu l'été, toutes nuances de blanc l'hiver – naturellement les autres saisons existent, mais je ne connais pas leurs couleurs.

C'est aussi une région d'installations hydrauliques, de vallées que leurs habitants ont dû quitter pour laisser place à des lacs artificiels, de villages entiers vidés puis détruits, qui n'existent plus que dans la mémoire des quelques vieux Savoyards qui ont connu l'époque d'avant le barrage, et savent encore le nom des villages et le visage de ceux qui y vivaient. J'imagine parfois, lorsque nous faisons le tour de ces lacs immenses où la baignade est naturellement interdite, que les villages sont encore au fond, et leurs habitants avec, poursuivant sous l'eau leur vie de tous les jours. En réalité, j'ignore ce que sont devenues ces rues, ces chalets, tout ce qui fut construit puis de nouveau détruit, et les pierres et la charpente qui composaient ces murs. Il reste toujours quelque chose de ce dont il ne reste rien, les souvenirs se sédimentent, les matériaux sont déplacés, la poutre que ces gens voyaient chaque nuit avant de s'endormir se retrouve dans cette autre maison, caressée chaque matin par l'enfant qui passe la porte, puis grandit, puis s'en va et laisse la maison derrière lui.

3. LA MONTAGNE DU DIABLE

Hanns Zischler, dans l'ouvrage qu'il consacre aux transformations de la ville de Berlin, raconte le destin singulier d'une forêt devenue montagne. Tout commence par les projets colossaux de l'administration nazie, qui projette d'édifier en bordure de la ville une faculté d'ingénierie militaire (*Wehrtechnische Fakultät*, ou WTF en abrégé) aux dimensions immodérées. La forêt est rasée, la construction commence, mais, faute de moyens, elle demeure inachevée à la fin de la guerre. Que faire de ce colosse, ruine déjà, avant d'avoir servi ? Nul ne compte terminer le travail, et détruire l'existant serait trop coûteux. Entre 1946 et 1951, poursuit Zischler, le terrain à l'abandon prend « l'aspect d'une tache honteuse ». Comme il est situé aux abords d'une décharge publique, il n'est pas rare que les riverains y déposent directement leurs ordures.

Par ailleurs, en cet immédiat après-guerre, Berlin n'est plus que gravats qu'il faut déblayer pour pouvoir reconstruire. On choisit donc, parmi d'autres, le site de la faculté avortée pour y empiler les débris et les restes de la ville bombardée.

La montagne se dresse, tas immense de ce qui fut détruit, « *la plus grande et la plus haute des onze élévations anthropogènes qui ont été formées au total après 1945 avec les ruines de Berlin* ». Peu à peu, une végétation éparse conquiert le terrain, qui par sa structure et sa composition s'avère difficile à renaturer. En 1970, on déposera les derniers gravats en haut de la montagne. Elle est depuis un site mémoriel « *sans nom* », monument invisible à la destruction de la ville, lieu de promenade où pourtant affleurent, parmi la flore rudérale méticuleusement documentée par Zischler, des fragments de matière issus des anciens immeubles berlinois, petit mobilier et matériaux de construction mêlés indifféremment. « *Il suffit de gratter la fourrure du molosse...* »

4. UN RÉCIT

Lorsque le lieu est composé de strates qui se recouvrent mutuellement pour n'offrir au regard distrait qu'une surface lisse, aisément identifiable – un monticule, une hauteur –, un récit, une histoire peuvent retourner à la strate la plus profonde, la plus ancienne, donc, et peu à peu révéler ce que le temps, au gré de décisions humaines versatiles, a enseveli. Retourner à la strate la plus profonde pour déployer, comme on déplie une nappe, une carte, l'histoire d'un lieu dans sa continuité. Zischler, lui, ajoute à son récit des illustrations sous forme de montage, qui donnent à voir les temporalités multiples du Teufelsberg : à une photographie en noir et blanc du site enneigé, image peu lisible – parce qu'un peu floue – qui donne à voir une montagne en terrassements, il accole les planches gracieuses d'un dictionnaire botanique, qui recensent les arbustes, buissons et fleurs venus peupler l'entassement de débris.

Écrire un lieu, en faire le récit, supposerait une sorte de vue en coupe, qui ne perçoive pas ce lieu dans sa présence actuelle, évidente, mais en décompose les différents éléments, et qui tente d'appréhender ses existences successives, quand bien même elles sembleraient inconciliables.

5. DES NOUVELLES DE FRESHKILLS

Je reçois le message d'une amie qui collectionne les lichens. Elle me fait suivre le mot d'une connaissance, et l'article joint à ce mot. Il s'agit d'une étude publiée en 2016, qui comptabilise, pour la toute première fois, les différentes espèces de lichens présentes dans le parc de Freshkills, ancienne décharge en cours de réhabilitation, dans l'État de New York. En 2016, dans les parties du parc où la transition était achevée, on pouvait ainsi dénombrer pas moins de 17 lichens différents. Parmi les arbres mentionnés par l'article, hôtes privilégiés de ces lichens, je remarque le robinier, qui figure également parmi les planches botaniques du livre de Zischler.

J'ai visité le parc de Freshkills à l'été 2015, puis lui ai consacré un livre, qui retrace l'histoire du site : la présence de la tribu Lenape, avérée depuis l'an mille, l'arrivée des colons hollandais, qui rebaptisent les lieux et émaillent le territoire de noms en « *Kills* » (qui, en néerlandais, signifie « source », mais fait résonner en anglais le mot « massacre »). La vie rurale du ^{xix}e et du début du ^{xx}e siècle, puis l'implantation de la décharge, en 1948, pour trois ans initialement.

Elle ne sera définitivement fermée qu'en 2001.

C'est une histoire de ravages et de destruction.

Je ne peux pas m'empêcher de penser ici : c'est *notre* histoire, même si j'éprouve de la difficulté à dire, précisément, ce que recouvre ce « nous ».

J'aurai passé une seule journée à Freshkills, mais le lieu m'a accompagnée durant plusieurs années de recherches et d'écriture.

Du temps de la décharge, la flore du site, jadis riche et singulière, propre au fragile biotope des marches salines, était composée d'une unique espèce invasive : les phragmites. Et aujourd'hui : 17 espèces de lichens, donc, dont certaines observées pour la première fois à New York. Soutenue par une puissante ingénierie humaine, il y a là une force à l'œuvre, qui vient démentir tout scepticisme, toute incrédulité. Je me demandais, en 2015, « *[u]ne décharge transformée en parc, est-ce encore une décharge* » ? Et plus le temps passe, plus, naturellement, la question perd de son sens : une fois la transition achevée, toute dissonance cognitive sera balayée,

la décharge sera un parc, un immense parc verdoyant, refuge d'oiseaux sauvages que les ornithologues, amateurs ou professionnels, pourront venir admirer, hôte d'une flore variée dont l'étude pourra être poursuivie par les spécialistes d'écologie urbaine.

6. CE QUI DU SOL REMONTE

En visite chez des amis près de Verdun, dans l'est de la France, j'entends dire, pour la première fois, que tout ce qui est présent, enterré dans le sol, remonte. Eux-mêmes ont vu un jour affleurer dans leur jardin les os d'un cheval mort. Il y a, à côté de chez eux, un petit cimetière militaire, cimetière de croix blanches alignées, qui portent les noms des soldats disparus de la Grande Guerre. Et toute la région : un champ d'os enfouis, que la terre, lentement, finira par rendre.

Sur le Teufelsberg, nous dit Hanns Zischler, il suffit de se pencher et de gratter un peu le sol pour qu'apparaissent les débris des immeubles de la ville bombardée durant la Seconde Guerre mondiale. Lui, ces débris, il les ramasse. Il les emporte chez lui et les nettoie. Puis, un à un en plan serré, sur un fond blanc, noir ou grisé, comme des pierres précieuses, ils les photographie. En double page dans son livre s'exposent, comme dans un catalogue de minéralogie, ces morceaux aux formes irrégulières. On reconnaît un bout de carrelage tacheté, l'ocre de la terre cuite, des porcelaines dont on distingue encore les motifs : silhouette interrompue d'un matelot en habit bleu ici, et là, roses délicates.

Ce qui, dans cette double page, suscite l'émotion, c'est pourtant moins les fragments eux-mêmes, vestiges d'un monde détruit, que le geste de l'artiste, son attention précise, sa sollicitude envers la matière de ce passé : se pencher, collecter, nettoyer, puis fixer, par l'image photographique, ces débris qui n'en sont plus, dans une apparence que plus rien ne pourra corrompre. La mise en scène de ces fragments comme pierres précieuses appelle aussi la question intrinsèquement liée aux déchets : qu'est-ce qui a de la valeur, à nos yeux ? Qu'est-ce qui n'en a plus ?

L'enfant, lui aussi, proche du sol, se penche, attrape une plume, un caillou, un bâton, et insiste soudain pour le ramener à la maison, ce trésor tout frais acquis. L'enfance comme âge des trésors sans prix.

7. LA PERTE ET LA PROMESSE

En Allemagne de l'Est, c'est de la cendre même que l'écrivain Wolfgang Hilbig entreprend de faire le récit. Ses narrateurs demeurent, non pas auprès des objets de peu de valeur, des reliquats encore présentables, mais des déchets, littéralement. La cendre, c'est le nom qu'il donne à la décharge dans son récit emblématique, *Connaissance des arbres*. Mais c'est aussi l'air vicié qui s'échappe des cheminées d'usine, c'est la matière pulvérisée d'un passé que l'histoire officielle refoule, et pour lequel, dans le langage falsifié de la dictature, plus aucun mot n'est disponible. Seuls les travailleurs du déchet, nous dit Hilbig dans ce même récit, ont encore accès aux histoires du temps jadis, à ces « *histoires illégales* », reléguées en périphérie des villes et des consciences, histoires récalcitrantes qui, à l'instar de la matière déchue, ne disparaissent jamais complètement.

Sa région, la Thuringe, est aussi l'une de celles qui furent le plus marquées par l'exploitation minière. De nos jours encore, l'extraction de la lignite dévore en Allemagne villages et forêts. Ce sont des vides immenses qui trouent le paysage.

Lorsque le village a disparu et fait place à la mine, lorsque la mine cesse d'être exploitée car on a épuisé de la terre tout le charbon qu'elle recelait, reste une béance, remblayée de terre instable et infertile. En Thuringe comme en Saxe et dans le Brandebourg, ces trous parfois se métamorphosent, eux aussi, non pas en jardins, mais en lacs.

Certains d'entre eux sont déjà là, et on peut venir s'y baigner, en été, longer les lacs, l'un après l'autre, sur des pistes cyclables, les traverser en canoë. Une telle transformation demande du temps, de la maîtrise et de la prudence. La promesse qu'elle recèle est celle d'une région réhabilitée, après les dommages industriels, et tournée vers un tourisme vert et l'implantation de pôles de haute technologie.

À la périphérie de Cottbus, petite ville du Brandebourg, ceux qui ont vu leur village englouti à la fin des années 1990, pour une exploitation minière qui aura duré à peine 20 ans, sont encore dans l'attente de cette transformation.

J'essaie de concevoir la patience et l'espoir qu'une telle attente exige, et combien il doit être difficile de ne pas céder à l'amertume. Je songe que celui qui se penche, ici, ne trouve plus rien à saisir : la terre est infertile, elle ressemble, de loin, à une plaine sèche, à un désert miniature où ne s'accrochent que quelques plantes robustes, épineuses, qui ne connaissent pas la soif.

Ainsi vient la dernière image : un poing clos d'où ruisselle une terre sableuse, une main ouverte tendue dans l'eau du lac à venir, un mirage, au cœur du désert, qui pourtant, un jour, prendra vie.

Arêches, décembre 2020 – Paris, février 2021